

MARCEL JULLIAN

ANTHOLOGIE

DE LA

poésie – poésie – poésie – poésie
poésie – **poésie** – poésie – poé
sie – poésie – POÉSIE – **poésie** – p
oésie – poésie – IPOESIE – POES
IE – POESIE – **POÉSIE** – **poésie**
POESIE – *poésie* – poésie – POES
IE – *poésie* – **POESIE** – POÉSIE
poésie – poésie – poésie – *poésie* – **poé**
sie – *poésie* – *poésie* – **poésie** – *poésie*

FRANÇAISE



ANTHOLOGIE
DE LA POÉSIE FRANÇAISE

MARCEL JULLIAN

ANTHOLOGIE
DE LA POÉSIE FRANÇAISE

*avec la collaboration
d'Anne Gallimard*



© Fixot, 1989

此为试读, 需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

PRÉFACE

La poésie française est, de ses origines à nos jours, l'écriture essentielle, la langue d'initiés par excellence. Elle semble, d'avance, destinée à des fervents, peu nombreux mais attentifs, à qui elle tient lieu de drogue douce.

On peut s'interroger aux fins de savoir si ce ne sont pas les règles mêmes de la prosodie qui restreignent son audience et la désignent pour le petit cercle et l'intimité. Pourtant, ces règles se sont, au long des siècles, assouplies, en même temps que se diluaient les arts poétiques. Ce qui distingue aujourd'hui la poésie de la prose est plus subtil que le simple respect de la métrique, ou de la rime, ce « bijou d'un sou » dont parlait Verlaine. La différence vient plus de la « déraison » que de la rime.

Le poète est réputé fou. Il écrit ce qui ne devrait pas être exprimé et il navigue exprès « loin des sécurités permises » (Mac Orlan). D'instinct, il côtoie toutes les mers d'Iroise. Son rôle est de déranger, d'inquiéter, et de faire, de face ou de dos, provocant ou pervers, les mauvais signes. Il est le berger des rétifs, des désemparés et des illuminés. L'étoile à son front est, à la fois, l'orifice qui permet la communication avec l'intérieur des choses, « le trou noir » des astronautes, et le stigmat, à la manière de l'étoile jaune du temps du malheur, de la malédiction qui, inexorablement, le guette.

A lui les alcools tropicaux, les opiums de contrebande, les amours innombrables, les coins de rues chaudes, les barricades de la colère, les matins blêmes d'exécution. Il lui est réservé de mourir « au seuil des splendides villes » (Rimbaud) avec l'opprobre des braves gens.

Dans les campagnes de notre Littérature, le poète a destin de vagabond. On lui assigne les prés dits de « vaine pâture », et on le cantonne, comme le gitan, dans les zones suspectes à l'entrée des villages, le plus loin possible des habitations. On craint qu'il ne chaparde notre mal à vivre comme les maraudeurs nos poules.

*

Il n'en fut pas toujours ainsi. Les premiers d'entre nos poètes, chronologiquement parlant, furent des reporters, ou les correspondants d'une guerre imaginaire. Ils relatent. Ils informent. Ils ne disent pas forcément le vrai, mais le beau, l'héroïque ou le terrible. Pour rendre compte des grands événements de leur temps, qui sont le plus souvent ignorés de leurs contemporains, ils les expriment en longues lignes régulières et rimées. Étant de tradition orale, faute de mieux, ils utilisent la prosodie comme moyen mnémotechnique. La rime leur permet de mieux retenir leur texte et elle facilite, ensuite, la transmission de place en place, grâce aux repères répétitifs des assonances voisines. Le poète est, d'abord, un héraut.

C'est sans doute Rutebeuf qui, le premier, déroge et donne son désarroi et sa peine en pâture à la curiosité d'autrui. « Que sont mes amis devenus ? » Dans la brèche ouverte, Charles d'Orléans, Marie de Clèves et quelques autres s'arrogent droit identique de rendre public leur malheur privé. D'instrument, le poète devient confident. Sujet de sa propre étude, à la fois unique et universel, il fait tout partir de lui et distribue sa vie aux quatre vents, la donnant même par voie testamentaire, avec étourderie et malice, y ajoutant un codicille. Comme Villon, Marot gambadera sur la même route parisienne et, comme lui, guetté par « les anges » (les sergents).

Les gens de qualité veillaient. D'un coup, il en surgit toute une Pléiade. Ils étaient tous poètes seigneurs, conseillers d'ambassade, secrétaires de prélats... Ils dînaient en ville, parcouraient derrière leur maître les campagnes ombriennes ou toscanes sur une mule tranquille et, de leur confortable exil, rimait leurs regrets... Au milieu d'eux, muse ardente et voluptueuse, plantée à Lyon comme pour ne manquer aucun voyageur à l'étape, la Belle Cordière, Louise Labé, leur préparait belles mignardises et fiers assauts... Puis, le Bouc du Désert, dans ses montagnes huguenotes, d'Aubigné s'était levé sur ses pattes arrière pour grogner sa bargne superbe et engueuler le politique. Il y avait de la fauverie dans l'air.

Enfin, Malherbe vint. Tant pis ! Les bonnes manières et les heureux tours de main seraient sans doute venus tout seuls. Ils portent son nom.

*

C'est à peu près en ce temps-là que la poésie franchit le pas qui la conduisit sur les planches. Longtemps réservé aux misteres, farces et sotties pour parvis d'église, le théâtre s'ouvrait aux grands. Pour les faire assister aux scènes de famille des Atrides ou aux révérences des courtisans, les écrivains se mirent à parler en vers à Versailles. On appela la représentation « le Siècle de Louis XIV », et Jean de La Fontaine en fut contraint, aimablement, lui qui ne donnait pas dans la dramaturgie, de se réfugier dans la basse-cour et la ménagerie.

Les Encyclopédistes, ces faiseurs d'herbiers de mots et de notions qui manipulaient les idées générales sous bénéfice d'inventaire, s'empressèrent de faire passer la versification par profits et pertes. A nouveau, rimer signifiait muser, divaguer, « rien faire ». Le poète était un oisif un peu insignifiant. Le temps pour Florian de deux ou trois fables, pour Voltaire son grand-oncle de quelques épigrammes, et la guillotine tranchait le chant de Chénier, précurseur de quelques autres massacrés, de Lorca à Brasillach.

Le ménage était fait, le romantisme pouvait faire son entrée.

Léon Daudet, qui n'était pas tendre, les appela les « moitrinaires ». Depuis la Pléiade et les damoiseaux vieillissants de Ronsard, passé les classiques du rideau rouge, on n'avait vu pareille cohorte. Une armée pré-napoléonienne, avec son empereur Hugo, sa vieille garde et ses maréchaux à cheval : Vigny, Musset, Lamartine, Leconte de Lisle... et la piétaille avec Marceline Desbordes-Valmore comme cantinière. On galopait vers le XIX^e siècle, sabre au clair, avec le cœur en bandoulière. Le romantisme, c'est la confiture de roses des hécatombes du Petit Tondu.

*

Après, ce sont les temps modernes.

Baudelaire est sur la porte du lupanar avec sa mulâtresse et son bouquet de fleurs vénéneuses. C'est l'auberge saturnienne. Y entre et en sort qui veut, dans une odeur d'absinthe, de tabac cubain et de sorcellerie orientale. On attend Rimbaud, « l'homme aux semelles de vent », et on écoute, d'une oreille, Sully Prudhomme, et de l'autre Hérédia, marchand de gemmes multicolores.

Verlaine a rendez-vous là avec ses Maudits. Question de répertoire : il va passer des Fêtes galantes à Sagesse ; itinéraire de récupération bourgeoise et chrétienne. N'oublions pas Germain Nouveau qui, lui, ne s'en remettra jamais.

Ni Mallarmé, immense. L'un des bustes suprêmes de nos allées poétiques, le faune du carrefour des boulingrins.

« Encore un petit instant, Monsieur le bourreau... » A partir de maintenant, nous sommes entre nous. Les poètes sont nos commensaux. Nous les avons tous attablés aux terrasses de l'Olympe, nous les avons rencontrés, sous des noms d'emprunt, dans la nuit des parachutages, nous les avons découverts, le poing tendu, ou la main ouverte, bras dressés, dans les meetings et sur les pavés entassés. Même Apollinaire, mort en novembre 1918, avec son bandage au front, nous paraît ombre fraternelle.

*

Nous avons réservé une place à 136 poètes. C'est le double de ce que contiennent les Anthologies de Georges Pompidou ou de Jean-François Revel, c'est cinquante pour cent de plus que celle d'André Gide. Seul, à notre connaissance, le choix de Jeanne Bourin dans le « Reader's Digest » dépasse la centaine. Enfin, Marcel Arland approche les 130... Sans compter Robert Sabatier et sa très complète Histoire de la Poésie française. Sans parler des autres. C'est dire que nous avons dû, pour recevoir tous ces poètes, resserrer et nous contraindre. La poésie française morte (puisque le livre ne s'ouvre pas aux poètes vivants) navigue ainsi, entassée, comme les voyageurs de la plate-forme d'un ancien autobus.

Et pourtant restent encore tous ceux, anonymes — parfois injustement — ou que nous n'avons pas su dénicher, et puis d'autres que, faute de place, nous avons dû laisser dans la file d'attente, sur le trottoir.

Par exemple, au moment d'entrer dans le XVIII^e siècle, il est difficile de ne pas être tenté de regarder en arrière. Ce n'est pas souci d'herboriste qui aurait scrupule d'avoir omis quelques plantes dans son grand livre, c'est plutôt cette peur soudaine qui vous prend, en quittant un ami, chargé d'années, de ne plus le revoir.

Dès le XII^e siècle, nous en avons laissé quelques-uns sur la route... Les poètes d'Oc, Marcel Arland les avait pris à son bord : Guillaume IX, Jaufré Rudel, Bertran de Born, Folquet de Marseille et quelques autres.

Après eux, ces rimeurs de friandises ou mignardises comme Jacques Tabureau (« D'amour je vis et d'amour je respire ») ou Jean Passerat (« J'ai perdu ma tourterelle »). Au XVII^e, nous avons passé sous silence Paul Scarron, le burlesque, qui se vante à l'instant de sa mort : « Je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire ! »

D'autres encore... Servons-nous de Voiture et de son fameux « Ma foi, c'est fait de moi : car Isabeau / M'a conjuré de lui faire un rondeau » (et il

compte ses vers : « En voilà treize ajustés de nouveau ») pour compter nous aussi, bravement, mais en siècles... Pour ne pas oublier, au XIX^e, Casimir Delavigne (« Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde! »); Auguste Barbier, « il a de la flamme et une force réelle dans sa vulgarité » (Marcel Arland); Paul Déroulède, que repêche Jeanne Bourin et qui donne son coup de Clairon (« L'air est pur, la route est large... »); ainsi que Georges Rodenbach, dont la Douceur du soir est proche du Recueillement de Baudelaire.

Parmi les Symbolistes, Albert Samain. Seule Jeanne Bourin l'a retenu dans son Anthologie, Georges Pompidou ne le cite pas. Il devait pourtant savoir que Charles de Gaulle appréciait ce poète lillois, son compatriote, « pour sa jeunesse », peut-être, comme il le disait de Rostand. Et Henri de Régnier : « ... le discrédit où certains milieux le tiennent me semble assez injuste », écrit Marcel Arland. Injuste mais explicable. On lit dans Donc : « La perfidie est la forme de méchanceté des délicats » et « L'homme n'est pas digne de Dieu » ou, aussi : « La fidélité en amour n'est que la paresse du désir », etc.

Rappelons encore, pêle-mêle, trois poètes figurant chez Jean-François Revel : Pierre Louÿs (Les Chansons de Bilitis), Georges Fourest (La Négresse blonde), et le délicieux Tristan Derème, chantré de caboulot qui, à sa maîtresse coupable d'avoir déclamé de méchants vers tandis qu'il lui faisait l'amour, déclarait : « Et j'aimais beaucoup moins tes lèvres que mes livres. »

André Gide (sait-on qu'il a écrit : « Quand nous avons vu que la petite porte était fermée, / Nous sommes restés longtemps à pleurer; / Quand nous avons compris que ça ne servait pas à grand'chose, / Nous avons repris lentement le chemin »), André Gide donc, avait inclus C.-F. Ramuz, romancier suisse de langue française (auteur de Derborence, de La Grande Peur dans la montagne), simple comme la vie rurale, mais moins naïf que Francis Jammes (« La soupe n'était pas bonne, le rata n'était pas chaud... » ou « Il nous fallait des fusils, vite on a été les prendre »); Charles Guérin, admirateur de José-Maria de Hérédia; Franc-Nobain, le père de « Jaboune », avec sa Cantilène des trains qu'on manque (« Ainsi les trains s'en vont, rapides et discrets, / Et l'on est très embêté, après ») dans son Kiosque à musique; et Emmanuel Signoret dont il cite de larges extraits de La Souffrance des Eaux et des Élégies : « Je ne veux pas mourir, la vie est douce et grande. »

Oubliés aussi, sur le quai de Franc-Nobain dans des gares trop lointaines, Maurice Maeterlinck, avec son interrogation obsédante :

Et s'il revenait un jour
Que faut-il lui dire ?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et puis cet autre :

Partir, c'est mourir un peu;
C'est mourir à ce qu'on aime
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu...

De qui? D'Edmond Haraucourt. Outre ce Rondel de l'adieu, il est aussi l'auteur d'une plus secrète Légende des sexes : poèmes hystériques ou l'Épopée du bas-ventre! (Introuvable de nos jours.)

Et Raymond Radiguet, évoqué auprès de Jean Cocteau, à la sortie de son Bal du comte d'Orgel :

Versons une liqueur de fantaisie au mousse
Pour nous remercier de ces verres de menthe
Il nous épellera le nom de son amante.

Et puis tant d'autres, dont Paul Géraudy et son Toi et Moi, bréviaire mièvre d'amours bien élevées; Sacha Guitry, plaisant et cruel parfois; Edmond Rostand, non seulement sur scène avec son Cyrano ou son Aiglon, mais dans de longs poèmes (Les Musardises); d'autres encore; d'autres...

Mais revenons ici à Raymond Queneau, l'intelligence à fleurs de connaissance, jongleur savant, créateur de raccourcis et d'onomatopées incongrus, et peuplé de citations malicieuses :

On parle de Minos et de Pasiphaé
du pélican lassé qui revient d'un voyage
du vierge et du vivace et du bel aujourd'hui
on parle d'albatros aux ailes de géant
de bateaux descendant des fleuves impassibles
d'enfants qui dans le noir volent des étincelles
alors pourquoi pas de l'électromagnétisme ?

Alors, s'il faut finir — fermons le livre. Avec Paul Valéry, voulez-vous ?

Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr !

Marcel Jullian

P.S. Ne me tenez pas trop rigueur de mes interventions en marge de chaque poète cité. C'est invitation à la promenade en compagnie du lecteur ou de la lectrice sans jamais prétendre formuler le meilleur jugement, mais en souhaitant que chacun ou chacune se divertisse, comme moi, à avoir le sien.

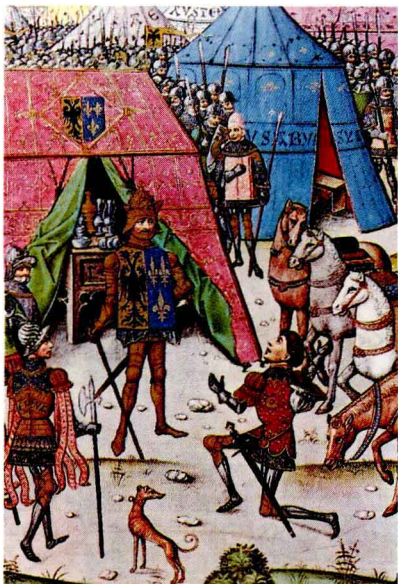




MOYEN ÂGE

LA CHANSON DE ROLAND

(vers 1070-1100)



Charlemagne et Roland recevant des cadeaux de Ganelon au siège de Saragosse.

LA CHANSON DE ROLAND

Le dernier vers de ce long poème — qui en compte 4002, fait allusion à un certain Turolf qui « raconte cette Geste ». Est-ce l'auteur de notre première chanson de geste? N'est-ce qu'un simple « jongleur » errant sur les routes et gagnant sa vie en récitant des vers écrits par un autre? Seuls les héros de cette épopée nous sont connus :

Charlemagne, l'empereur « à la barbe fleurie », n'avait que trente-six ans lorsqu'en 778 il franchit les Pyrénées pour assiéger Saragosse et Pampelune. Son neveu Roland, comte de la Marche de Bretagne, tombe dans une embuscade tendue par des bandits qui pillent les bagages de sa troupe et massacrent les soldats... De cette réalité peu glorieuse, l'auteur de *la Chanson de Roland* tire une grandiose légende. Les brigands se transforment en 400 000 cava-

liers sarrasins! Le guet-apens devient un sombre complot fomenté par le traître Ganelon qui s'est rallié aux Musulmans. Roland « le preux » est doté d'une force prodigieuse : il peut d'un seul coup de son épée Durendal fendre en deux un ennemi et son cheval! Le combat finit en véritable apocalypse, frappé de ténèbres en plein midi et de tremblement de terre. Rien ne manque pour bouleverser l'auditoire — ou le lecteur : le félon finit écartelé et tous les siens seront pendus, trop tard puisque Roland est mort d'avoir trop attendu pour appeler à l'aide. Trop tard quand Charlemagne arrive : « *Il regarde à terre, voit son neveu gisant : /son corps est beau, mais sa couleur perdue, / les yeux retournés et tout ténébreux.* » Alors l'empereur pleure... avant de repartir vers d'autres conquêtes.

À en croire le dicton, tout en France finit par des chansons. L'exigence de la chronologie nous fait ouvrir ce livre par une chanson de geste — qui est sans doute un beau mensonge, en quatre mille vers.

J'en retiens un plus que les autres : « Quand tu es mort, ce m'est douleur de vivre ».

C'est le cri poussé par Roland à l'intention de son compagnon occupé à mourir. Plus tard, ce sera le tour de Roland de rendre l'âme. Charlemagne le mettra en terre avec ces mots : « Jamais je n'aurai jour sans la douleur de toi! »

Un poème de preux. « *La France fut faite à coups d'épée* », a écrit Charles de Gaulle. Et sa poésie première glorifie Durendal.

LA CHANSON DE ROLAND

... Roland regarde Olivier au visage :

il était sombre, livide, décoloré et pâle.

Le sang tout clair parmi le corps lui coule,

et jusqu'à terre en tombent les éclaboussures.

« Dieu! dit le comte, je ne sais plus que faire.

» Seigneur ami, malheureuse fut votre vaillance!

» Jamais il ne sera un homme qui te vaille.

» Oh! France douce, comme tu resteras déserte

» de bons serviteurs, ruinée et déchue!

» L'empereur en aura grand dommage. »

A ces mots sur son cheval il se pâme.

LA CHANSON DE ROLAND

(vers 1070-1100)

Voici Roland sur son cheval pâmé,
et Olivier qui est à mort blessé.
Il a tant saigné que sa vue est troublée,
ni loin ni près il ne voit assez clair
pour reconnaître aucun homme mortel.
Son compagnon, quand il l'a rencontré,
il le frappe sur le heaume aux gemmes serties d'or,
et le lui fend jusqu'au nasal ;
mais à la tête il ne l'a pas touché.
A ce coup Roland l'a regardé,
et lui demande avec douceur :
« Sire compagnon, le faites-vous de plein gré ?
» C'est Roland, qui toujours tant vous aime !
» En aucune façon vous ne m'aviez défié. »
Olivier dit : « Maintenant, je vous entends parler,
» je ne vous vois pas : que le Seigneur Dieu vous voie !
» Je vous ai frappé, pardonnez-le-moi. »
Roland répond : « Je n'ai pas de mal.
» Je vous le pardonne ici et devant Dieu. »
A ces mots l'un s'est penché vers l'autre ;
en un tel amour les voilà séparés.

Olivier sent que la mort l'angoisse fort ;
les deux yeux dans la tête lui tournent,
il perd l'ouïe et la vue entièrement,
descend à pied, sur la terre se couche,
à haute voix, fort, il clame sa coulpe,
et les deux mains jointes vers le ciel,
il prie Dieu de lui donner le paradis
et de bénir Charles et la France douce,
et son ami Roland par-dessus tous les hommes.
Le cœur lui manque, son heaume se rabat,
tout le corps à terre s'affaisse.
Le comte est mort, sans tarder davantage.
Roland le preux le pleure, se lamente ;
jamais sur terre n'entendrez plus grand deuil.

Donc Roland voit que son ami est mort,
qu'il gît sur les dents, le visage à terre.
Très doucement il commença le regret :
« Sire compagnon, pour votre malheur vous fûtes hardi !
» Ensemble nous fûmes et des ans et des jours,
» et tu ne me fis mal et je ne te fis tort.
» Quand tu es mort, ce m'est douleur de vivre. »...



Roland, vaincu, tentant de briser son épée Durendal ; puis la confiant à l'empereur avant de mourir.

CHRESTIEN DE TROYES

(1135?-1190?)



Chrestien de Troyes écrivit aussi, en 7000 vers, les amours de Lancelot et de Guenièvre, l'épouse du roi Arthur.

Les voici associés : un homme de Troyes en Champagne et un sire de Ventadour, Corrèze. Ainsi, du moins en poésie, la France est déjà faite, et la Loire franchie de part et d'autre. Le ciel, seul, différencie. Au nord en pays d'Oïl, « il vente, pleut et tonne ». Au sud, en langue d'Oc, « si doucement lui fait grâce ».

CHRESTIEN DE TROYES

Chrestien de Troyes est attaché à la cour de Marie, comtesse de Champagne, fille du premier mariage d'Aliénor avec le roi de France Louis VII. Aussi férue de littérature que sa mère, elle organise des tournois poétiques et révèle à Chrestien de Troyes le cycle des légendes bretonnes où il puise à son tour son inspiration. Il est sans nul doute le premier de nos « auteurs à succès ». Ses œuvres ont un immense retentissement et seront imitées tout au long du Moyen Age.

YVAIN OU LE CHEVALIER AU LION

... La fontaine verras qui bout,
Quoique plus froide que le marbre.
Ombre lui fait le plus bel arbre
Que jamais sut faire Nature.
En tout temps la feuille lui dure,
Il ne la perd soir ni matin,
Et y pend un bassin d'or fin
Au bout d'une si longue chaîne
Qu'elle va jusqu'à la fontaine.
Près la fontaine trouveras
Un perron, tel que tu verras
(Je ne puis pas te dire quel
Car jamais je n'en vis de tel),
Et d'autre part une chapelle,
Petite, mais elle est très belle.
Si au bassin tu veux l'eau prendre
Et dessus le perron répandre,
Là tu verras quelle tempête,
Qu'en ce bois ne restera bête,
Chevreuil ni daim, ni cerf ni porc.
Les oiseaux en voleront hors,
Car tu verras tant foudroyer,
Venter et arbres dépecer,
Pleuvoir, tonner et éclairer,
Que si tu te peux en aller,
Sans grand ennui et sans souffrance,
Tu auras eu meilleure chance
Que chevalier qui onque y fut...

BERNART DE VENTADOUR

NUIT ET JOUR JE MÉDITE...

Nuit et jour je médite et pense et veille
Plains et soupire et puis m'apaise ;
Quand mieux m'advient j'en retire peine,
Mais une bonne attente m'éveille
Dont mes chagrins s'apaisent,
Fol, pourquoi dire que j'en retire du mal :
Car si noble amour me l'envoie
Que l'envoi seul m'est un gain.

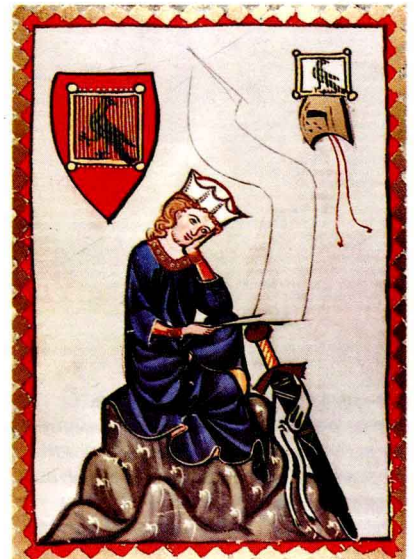
Que ma Dame ne s'émerveille
Si je lui demande son amour et un baiser,
Contre la folie dont je parle
Ce sera gente merveille
Si elle m'accolle et me baise,
Dieu puisse-t-on se récrier déjà
(« Ah, tel vous vois et tel vous ai vu ! »)
Pour le bonheur que l'on voit en moi !

Noble amour, je me fais votre compagnon
Car ce n'est ni promesse ni sort
Mais ce qui plaît à votre grâce
(Dieu je le crois m'en gratifie)
Qué si noble amour soit mon sort.
Ah! Dame, par pitié vous prie
Qu'ayez pitié de votre ami
Qui vous demande grâce si doucement !

Bernart demande grâce à sa Dame
Qui si doucement lui fait grâce

Et si je ne la vois d'ici peu
Je ne crois pas que je la verrai de longtemps.

Le sire de Ventadour, en Corrèze, prit sous sa protection le fils de sa cuisinière et le fit instruire. Hélas, sa jeune belle-fille s'éprit de son protégé qui fut renvoyé. Alors commence pour Bernart, dit de Ventadour, une existence errante qui le mène de la cour d'Aliénor d'Aquitaine à celle de Raimon IV, comte de Toulouse. En 1194, il se fait moine et achève pieusement une vie mouvementée. *27/04/04*



Les troubadours chantent l'amour courtois : « A quoi peut servir un être sans amour, sinon à gêner autrui ? » disait Bernart de Ventadour.

MARIE DE FRANCE

(fin du XII^e)

On dit de Marie de France qu'elle était fille naturelle de Geoffroi Plantagenêt, fondateur de la dynastie qui règne en Angleterre au XII^e siècle. La jeune femme a en effet vécu à la cour brillante et raffinée d'Aliénor d'Aquitaine, devenue l'épouse du roi Henri II. Tandis que la reine acclimate dans le Nord l'amour courtois inspiré des troubadours de Provence, son époux se passionne pour les légendes bretonnes. Il fait même rechercher les tombeaux du roi Artus et de la reine Guenièvre! C'est pour lui que Marie écrit des lais dont elle emprunte les thèmes aux récits merveilleux de Bretagne.

Qui dit Marie de France dit lai. Le mot dérive du celtique et désigne un poème lyrique. Le frisson nouveau nous vient de ce pays des brumes où s'élèvera aussi la grande voix d'Ossian, le barde. S'inspirant de Turolid auquel on attribue la chanson de Roland, elle l'interprète au féminin. Cela donne, en toute simplicité : « Belle amie, ainsi est de nous : / Ni vous sans moi, ni moi sans vous! ».

MARIE DE FRANCE

LE LAI DU CHÈVREFEUILLE

... Le jour que le roi parti fut,
Tristan est au bois revenu
Sur le chemin où il savait
Que la route passer devait.
Un coudrier tailla parmi,
Et tout carrément le fendit.
Quand il a paré le bâton,
De son couteau écrit son nom.
Si la reine l'apercevait,
Qui grande garde en prenait —
Autrefois était advenu
Qu'ainsi l'avait aperçu —
De son ami bien connaîtra
Le bâton quand elle verra.
Ci fut la somme de l'écrit
Qu'il lui avait mandé et dit :
Qu'il a longtemps, tout cet été,
Et attendu et séjourné
Pour épier et pour savoir
Comment il la pourrait revoir
Car sans elle il n'a point de vie.

De ces deux, il en fut ainsi
Comme du chèvrefeuille était
Qui au coudrier s'attachait :
Quand il s'est enlacé et pris
Et tout autour du fût s'est mis,
Ensemble peuvent bien durer.
Qui plus tard les veut détacher,
Le coudrier tue vivement
Et chèvrefeuille mêmement.
« Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous! »...